

**LA MACHINE CONCENTRATIONNAIRE NAZIE.
LE CORPS HUMAIN ENTRE DÉCHIREMENT
ET ANÉANTISSEMENT :
LA PART DU FILS DE JEAN-LUC COATALEM**

Andreea-Roxana DOBRESCU
Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie

andreea.dobrescu98@e-uvvt.ro

The Nazi Concentrationary Machine. The Human Body between Tearing and Annihilation in *La Part du fils* by Jean-Luc Coatelem
DOI: 10.35923/AUTFil.60.09

This article aims to explore the representation of the human body and its metamorphoses during the Second World War. The material on which the present analysis relies is provided by Jean-Luc Coatelem's novel *La part du fils* (2019), a narrative approaching and insisting on the idea of the human being as a convict trapped between destruction, body decomposition, and alienation. Committed to his sense of moral and familial duty, the narrator starts his investigation to reconstruct his grandfather's identity, annihilated in a German concentration camp. His fruitful research delivers material rich in details about the practices of the Nazi system and particularly about the concentration machine. Unjustified arrests, the detention of those considered dangerous to the system, deportation, forced labour, violence, starvation, and sleep deprivation become agents of metamorphosis in the carceral space where most of the captives have been annihilated. Accordingly, our analysis aims, on the one hand, to expose war in its most detailed form and the whole process referring to arrest, imprisonment, and forced labour. On the other hand, the analysis focuses on the functional Nazi mechanism to reveal the human being in the complete process of extinction, specifically through physical destruction, alienation or, more frequently, a fusion of both.

Keywords: *war; concentration camp; concentration camp machine; deportation; forced labour; dehumanization; violence; alienation; destruction; death.*

Guerre et littérature sont deux expériences humaines intimement liées tout au long de l'histoire, la première fournissant souvent des sujets à traiter à la seconde. *La part du fils*, le roman écrit par Jean-Luc Coatalem (2019) – qui servira de matériel textuel à notre analyse – transforme son écriture en un récit sur la Seconde Guerre mondiale et, notamment, sur le régime nazi qui était en plein essor durant la guerre de 1939-1945. L'origine et la finalité de l'écriture ne sont pas cachées au lecteur qui est averti, d'emblée, par le narrateur du but de son roman : « Des années après, en dépit du temps passé, j'irai à la recherche de mon grand-père. Comme à sa rencontre. » (Coatalem 2019 : 16)

Conçu comme une quête du grand-père disparu dans le tumulte de la guerre dont l'existence a été dissipée par le travail de décomposition opéré avec le temps, le roman acquiert une valeur de roman sur la mort qui parle de celle-ci et qui en fait le sujet et l'objet du récit pour démasquer les horreurs de la guerre, ses injustices et ses effets néfastes. Le fil narratif principal suit la mort du grand-père Paol, emprisonné par la Gestapo et tué par la machine concentrationnaire nazie. Dès lors, nous nous proposons d'explorer la période de la Seconde Guerre mondiale sur laquelle le narrateur s'attarde inévitablement à travers le processus récupératif-restitutif du passé. Notre objectif vise la présentation de cette période sombre de l'Histoire, telle qu'elle est décrite par Coatalem, afin de surprendre la métamorphose complète des prisonniers de guerre, inscrite sur l'échelle graduelle détérioration-décomposition-écroulement / mort.

Incursion dans l'époque de La Seconde Guerre mondiale

Prisonnier des nazis, victime annihilée, de manière certaine, par la violence d'un système qui était beaucoup trop fort pour pouvoir s'y opposer, Paol a été anéanti dans les camps de concentration allemands. Enfermé dans la mémoire de ceux qui l'avaient connu, Paol restera un « inconnu familial » (Coatalem 2019 : 38) pour la postériorité qui se heurtera à un silence imposé, voulu et accepté comme modalité visant à protéger contre une souffrance encore plus atroce que celle de la perte. La mort de Paol et le mystère qui l'entoure constituent le noyau du roman, vers lequel tous les axes convergent.

Le deuxième chapitre du roman débute par une caractérisation courte mais précise de Paol, une sorte de biographie nécessaire pour faire connaissance avec une figure *in absentia*, mais extrêmement présente par les références multiples et les efforts déposés en vue de la glorification de

son nom. Quelques détails précis – la date exacte de l’arrestation, le trajet de Paol et sa mort – sont familiers au narrateur qui ne s’en contente pas, qui ne s’y limite pas et qui s’adonne à un travail censé découvrir plus, en savoir plus sur son parent : « Sous le régime de Vichy, une lettre de dénonciation aura suffi. Que contenait-elle exactement ? Personne ne l’a su. Au 1er septembre 1943, Paol a été arrêté par la Gestapo. » (Coatalem 2019 : 15-16) Métaphoriquement décrite par Jacques Delarue (2008 [1968]) comme une toile d’araignée, la police secrète de Hitler, désignée plus fréquemment par l’abréviation *Gestapo*, devient rapidement connue grâce à son efficacité et à sa suprématie par rapport aux forces opposées. Quelles sont les raisons de l’emprisonnement de Paol ? Quelles sont ses conditions de vie après l’arrestation ? Comment est-il mort, dans quelles circonstances ? Ce sont ces questions et beaucoup d’autres qui troublent le narrateur et qui le tourmentent, jusqu’à ce qu’il commence sa recherche, à laquelle il se consacre corps et âme.

En s’efforçant de réécrire la micro-histoire de son grand-père, le narrateur fait inévitablement des précisions importantes sur la macro-histoire que fut la Seconde Guerre mondiale. Le contexte de la guerre, le régime nazi et sa domination, le traitement des détenus, les conditions de vie, le rôle des camps de concentration sont des repères incontournables dans la mission que l’écrivain assume. C’est ainsi que, en faisant des précisions sur Paol en tant que prisonnier des nazis, le narrateur en fait également sur la guerre où Paol avait été un détenu parmi d’autres, une victime au milieu des autres, une existence comme les autres, un mort comme les autres.

Une lettre de dénonciation suffit pour arrêter Paol et pour changer inéluctablement son destin. Quel en est le motif ? Les forces de l’ordre ne donnent ni d’explication ni de justification à celui qui est condamné à la mort à l’instant où il se voit accuser, devant un tribunal qui ne lui permet pas de se défendre. L’attribution de la Gestapo était de dépister et de révéler les ennemis de l’État, coupables ou inoffensifs, de les soumettre à des interrogatoires et à des perquisitions par les membres de la police (Butler 2010 : 57). Paol, arrêté le 1er septembre 1943, n’est jamais revenu, incarcéré, soumis à des interrogatoires sans cesse, avant d’être jeté dans les camps de concentration, en France et ensuite en Allemagne. Ayant survécu à la Grande Guerre, militaire de carrière, Paol avait été nommé lieutenant durant la Seconde Guerre mondiale, sans soupçonner qu’il en serait la victime. Peu importe le motif de son arrestation, une fois qu’il avait attiré l’attention de la Gestapo, il était un homme condamné par un système hostile, une véritable

machine concentrationnaire devenue le lieu privilégié du massacre : « Misère morale et affective, travail forcé, logement précaire, privations, faim, maladies, vermine, brutalités, exécutions et bombardements, les conditions de détention marquent ces hommes à jamais. » (*Les archives départementales du Cher* 2018 : 1). Cette description se situe en accord avec les précisions que le narrateur fait sur les lieux de déportation des prisonniers qui sont de véritables espaces de mort et d'où peu réussissent à se sauver.

Le trajet des détenus est conçu en cercles concentriques qui vont de pire en pire, correspondant symboliquement à la descente en Enfer de Dante. Si, en France, les conditions de vie sont supportables, les prisonniers sont embarqués en train, entassés dans des wagons – d'où ils essaient en vain de s'échapper – qui partent pour une destination inconnue. Quand ils pensent avoir fait l'expérience de la guerre, de la terreur et de la souffrance physique et psychique, ils arrivent en Allemagne, destination finale et, pour la plupart d'entre eux, ultime voyage de leur vie. Comme Alain Besançon l'affirme, une certaine différence entre les camps allemands de la mort est établie, en fonction du nombre des prisonniers qui y sont exécutés. Dora compte parmi les camps de concentration les plus terrifiants et est considéré comme l'espace d'extermination, par excellence (Besançon 1998 : 21). D'ailleurs, Dora est la destination finale de Paol qui trouvera la mort dans le camp le plus effarant, en termes de violence, d'inhumanité, de conditions précaires de vie et de travail jusqu'à l'épuisement.

Les officiers allemands entrevoient l'utilité des détenus qui, enfermés dans les camps de concentration, pourraient servir leur but, la construction des fusées. Ce plan confère aux nazis une multitude d'avantages parce que les détenus se transforment en ouvriers qui ne doivent pas être payés pour leurs efforts, qui peuvent être exploités en travaillant jusqu'à l'épuisement puisqu'ils seront remplacés par d'autres, sans affecter ainsi la production. Dans le monde souterrain, dans l'obscurité des geôles et l'humidité froide, le travail des déportés continue jour et nuit, sous les cris terrifiants des commandants des troupes SS¹ qui hurlent à chaque arrêt, qui exigent la continuation du travail, même quand les travailleurs croulent de fatigue. Personne ne s'intéresse à la santé de ceux qui sont exploités et traités comme des bêtes, coupables ou innocents, tous sont considérés comme des ennemis

¹ Conformément au *Dictionnaire L'Internaute*, « SS » est une abréviation pour Schutzstaffel, le sigle utilisé pour désigner la garde personnelle d'Adolf Hitler, devenue, par la suite, la police militaire de l'Allemagne nazie.

de l'État, du Führer, condamnés pour avoir comploté contre les Allemands et qui ne méritent pas la moindre compassion.

Si, au début de la guerre, l'Allemagne paraissait toute-puissante, invincible, quelques années plus tard, elle rencontre une résistance inattendue qui vient du côté britannique et qui renverse ainsi le rapport de force. Victoire après victoire, les Alliés triomphent dans la libération des pays et dans la restauration de la paix, devenant un adversaire redoutable pour les nazis qui ne peuvent accepter la défaite. Et alors, ce qui pourrait renverser la situation en faveur des Allemands serait la construction d'armes plus efficaces, une artillerie qui pourrait annihiler la résistance des Alliés :

Certes, la guerre a tourné. Si le Reich semblait invincible en 1940, la donne a changé trois ans après. L'Allemagne s'est cassé les dents sur la résistance des Anglais. Maintenant, elle vacille, bombardée à son tour sur ses villes, ses usines, ses routes et ses voies ferrées – c'est pourquoi le führer exige des « armes miracles ». (Coatalem 2019 : 87-88)

Qui faire travailler pour aboutir à l'accomplissement d'un tel projet sinon les détenus ? Prisonniers de l'ennemi, ils n'ont pas la possibilité de choisir le travail qu'ils vont exécuter et la plupart d'entre eux se retrouveront dans les abîmes de la terre où les usines nazies produisent des armes utilisées dans la guerre : « Sans jugement et sans droits, ils fourniront une main-d'œuvre gratuite, corvéable à merci. Des esclaves pour la machinerie nazie. » (Coatalem 2019 : 113). Aider l'ennemi à construire l'armement qui sera utilisé contre leur pays, contre leurs parents, voilà la douleur de l'âme qui se superpose à la douleur physique, rabattant le moral des condamnés les condamnés. Mais qui sont tous ces gens ? Quelle est leur origine et quel est le motif invoqué pour leur arrestation ? Il est très difficile de répondre à ces questions, car les casernes, les camps de concentration sont le lieu de rencontre de la diversité : ethnique, sociale, culturelle, professionnelle, d'âge. Tous sont les esclaves du régime nazi, des prisonniers de guerre qui sont traités de manière égale, sans privilège, sans ménagement. Comme Helga Bories-Sawala l'affirme (2008), les prisonniers français déportés en Allemagne vont se retrouver au milieu d'une classe ethnique extrêmement diversifiée, soumise à l'état allemand pour lequel ils vont effectuer leur travail.

La construction romanesque et l'évolution de l'enquête sur une base documentée offrent des informations précieuses sur la manière de procéder de la Gestapo, sur l'emprisonnement des suspects français et sur le trajet suivi. Une fois capturés, les détenus sont enfermés premièrement dans un

Frontstalag, souvent des casernes, en France où les conditions de vie sont misérables et resteront dans la plupart des cas, sans possibilité d'amélioration. Ils sont par la suite déportés en Allemagne, entassés dans des wagons (*Les archives départementales du Cher* 2018 : 4), assoiffés, stupéfaits et craignant ce voyage au bout duquel l'Enfer va ouvrir largement ses portes pour les engloutir. Le narrateur décrit le trajet suivi par les prisonniers, mais aussi tout ce que le processus d'arrestation et d'emprisonnement présuppose : « À Compiègne, dans l'Oise, la caserne de Royallieu est devenue le Frontstalag 122, un camp de transit et d'internement, dépendant de la Sipo, le service de sûreté nazi, où sont regroupés les adversaires du Reich. » (Coatalem 2019 : 105). Arrêtés sur place, sans explication, épuisés par les interrogatoires, fatigués physiquement et psychiquement, tous attendent dans l'effroi et le silence : « Tous attendent. Tous espèrent. Chacun redoute. Quoi ? Le prochain départ pour l'Allemagne. » (Coatalem 2019 : 106) Cette masse humaine, destinée à périr dans les fonds de l'Allemagne nazie, sera répartie dans les camps de concentration et utilisée comme moyen supplémentaire pour soutenir l'économie de l'État. Il y a une différence majeure entre la prison et l'espace concentrationnaire, ainsi que le souligne Joël Kotek : les camps sont censés concentrer les individus qui n'ont pas commis un acte illégal, un crime réel, mais qui sont considérées comme nuisibles pour l'état allemand (2003 : 48) et donc ennemis du Führer.

Les Allemands sont rarement présents dans les prisons françaises, ils surveillent à distance, tandis que l'organisation rentre dans les attributions des prisonniers qui ne tentent pas de s'échapper, une telle idée, inutile, pouvant avoir des conséquences encore pires. Le sentiment d'appartenance à une nation ne les lie plus, ne leur confère pas la sécurité dont ils ont besoin car, dans cette guerre, chacun est l'ennemi d'autrui, chacun peut conspirer contre l'autre et peut le dénoncer : « On a beau être entre Français, chacun se méfie, il y a des "taupes" parmi eux. » (Coatalem 2019 : 107) L'incertitude, l'insécurité, l'espionnage amplifient le sentiment de terreur et contribuent à l'aliénation de l'homme, comme modalité visant à échapper à un univers hostile et dédaigneux.

L'image désolante des camps de concentration frappe, dans un premier temps, avant de susciter une révolte involontaire qui vient naturellement comme réaction provoquée par les conditions insalubres, misérables et inacceptables dans lesquelles les détenus étaient obligés de vivre. Certes, il existe des différences entre les *Kommandos*², surtout entre les prisons à

² *Kommandos* est un terme utilisé pendant la Seconde Guerre mondiale pour désigner les

la surface de la terre et les mines, les geôles souterraines. Dans les camps, les détenus sont répartis dans des baraquements en bois où la froideur de l'hiver pénètre aisément et la chaleur de l'été est pleinement ressentie (*Les archives départementales du Cher* 2018 : 6). Les conditions de vie dans ces logements improvisés facilitent l'apparition et la dissémination des maladies, l'affaiblissement du corps et elles débute le processus de destruction et de décomposition corporelle qui sera plus tard amplifié par le travail continu forcé. Les prisonniers du système nazi subiront une métamorphose totale par laquelle ils vont perdre leur identité, leur statut professionnel, remplacés par la seule attribution qui leur est laissée, celle de servir l'État allemand. Pilon central du système concentrationnaire, le travail forcé est devenu, durant la période de la guerre, le soutien économique du pays et, au fil des années, une manière fréquente de se débarrasser de certains prisonniers, épuisés, annihilés par un système hostile³. La misère et l'insalubrité des baraquements sont soulignées par le narrateur, mais voilées au début pour ne pas choquer, pour aller doucement, progressivement, dans l'obscurité du nazisme : « Le prisonnier aura un chef de chambrée, un poêle, une table avec des bancs, d'autres comme lui. Et des poux en quantité. » (Coatalem 2019 : 106) Les chambres infectes, infestées par la vermine, les vêtements sales, la puanteur, l'apparence débraillée, l'aspect négligé de l'homme sont des éléments récurrents dans les *Kommandos*, éléments qui commencent la destruction de l'identité de la population captive, en vue de transformer les individus en une masse amorphe, malléable, pour servir les intérêts du Führer. En effet, les maladies sont une des causes de la mort qui s'empare des corps affaiblis par les conditions précaires, par la malnutrition, par le travail pénible et par les bombardements des Alliées sur les camps nazis où les prisonniers sont enfermés (*Les archives départementales du Cher* 2018 : 7).

Les pulsions de mort : l'homme-captif entre aliénation et destruction corporelle

La solitude envahit les détenus qui, éloignés de leurs familles, de leurs amis, de ce qui fut leur vie d'autrefois, s'abandonnent à la détresse et à la résignation. Les visites ne sont pas permises, la communication avec la famille est strictement interdite, les colis ne sont pas acceptés, mais renvoyés

camps de détention allemands, les camps de concentration où les détenus ont été obligés à travailler.

³ Voir le site internet du *United States Holocaust Memorial Museum* (<https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/forced-labor-an-overview>).

en état de putréfaction à l'expéditeur, créant ainsi le cadre propice pour la déréliction des prisonniers : « La formule préimprimée stipulait qu'il était inutile d'envoyer des colis de vivres au prisonnier avant d'en apprendre plus, d'ailleurs le dernier envoi leur était revenu, pourri... » (Coatalem 2019 : 260). On pourrait dire qu'avant d'être jugé et ensuite déporté en Allemagne, « le grand ennemi du prisonnier, c'est le désœuvrement » (*Les archives départementales du Cher* 2018 : 7) contre lequel il faut lutter, qu'il faut vaincre pour résister le plus possible, pour ne pas perdre une lutte, avant son commencement. Dans ce sens, les prisonniers prennent l'initiative de feindre une vie normale, pour construire une autre réalité censée dissiper la tristesse et leur faire oublier un peu le malheur qui s'est abattu sur eux. Alors qu'entre les appels, les condamnés exercent leurs tâches, dans l'après-midi, ils forment une sorte de réunion qui imite leur vie d'auparavant. Les cours, les conversations culturelles ou politiques, l'écriture confessionnelle, les jeux sportifs sont quelques artifices auxquels les prisonniers ont recours pour oublier leur malheur et pour surmonter le sentiment de désespoir, créé par un univers d'attente insupportable :

En fin d'après-midi, dans la cour, les gars s'adonnent au volley-ball ou, le soir, après l'appel, sur l'entremise du doyen du camp, un journaliste de *L'Humanité* organise des conversations autour des quelques personnalités politiques ou culturelles qui sont là. Ils suivent aussi des cours, se défient dans des tournois de belote ou d'échecs, écrivent des lettres, en ruminant leur malheur, en s'épouillant les uns les autres, en demandant à tel ou tel un conseil ou un coup de pouce. (Coatalem 2019 : 107-108)

Le temps d'attente se prolonge et amplifie le malheur des captifs qui nourrissent l'espoir de recevoir une sentence positive, favorable, par l'effacement de leur nom sur la liste des prisonniers qui seront transférés dans les camps nazis en Allemagne. Mais, dans la plupart de cas, l'espoir s'avérera être une pensée factice, une illusion détruite par la réalité cruelle à laquelle ils ne peuvent ni s'opposer ni échapper :

La liste tombe. Pour chaque malheureux, ça revient à sauter dans le vide ou être poussé dans un torrent furieux sans savoir nager. Leur nom claque, ils se rangent sur le côté, à gauche. Défaits. Bouffés par le vide. Les autres les regardent avec soulagement, ils n'en sont pas cette fois. Mais peu y échapperont. La plupart des cinquante mille internés de Royallieu s'en iront. (Coatalem 2019 : 108)

Être dans le convoi des prisonniers déportés en Allemagne marque le début de la fin pour la plupart d'entre eux. Entassés dans le train de la mort, souffrants, affamés, assoiffés, fatigués, certains acceptent tous les risques

et essaient de fuir dans l'obscurité de la nuit pour éviter ainsi la mort vers laquelle ils se dirigent. S'ils réussissent, ils sont sauvés. Dans le cas contraire, ils ont, au moins, essayé de s'enfuir ; leur tentative a échoué et elle est suivie par l'acceptation de leur destin malheureux. L'ultime voyage de ces gens pour lesquels le sort a été impitoyable est cauchemardesque, un épisode qui prépare le terrain pour ce qui va être l'enfer sur terre. Les plus faibles, accablés par la réalité terrifiante, sont en proie à la perte d'humanité et à l'aliénation :

Il [Paol] tente de garder son humanité au milieu de la barbarie même si certains, déjà, à cause de la promiscuité, de la peur, de la fatigue énorme, de la dysenterie et de la puanteur, sont devenus fous à lier dans l'étuve. Ils geignent avant de s'écrouler. D'autres se battent. Quelques-uns sont écrasés. Il faut tenir au-delà de l'intenable sur cette planète éteinte. (Coatalem 2019 : 163)

La famine, la puanteur, le pourrissement, l'insécurité, la violence, la terreur sont les agents de la métamorphose qui produisent un déclic et qui transforment les prisonniers en bêtes sans émotion, sans conscience. C'est la lutte pour la vie, pour rester sain physiquement, mais surtout psychologiquement, pour ne pas perdre la tête. La seule manière d'empêcher l'altération de la lucidité serait alors la fuite pour préserver ce qui n'a pas été encore endommagé car : « chaque heure passée est une mini-victoire, il faut survivre. » (Coatalem 2019 : 162) Bien entendu, cette échappée n'étant pas possible physiquement, elle se dessine dans les termes d'un abandon à une hallucination qui dure quelques instants mais qui réussit quand même à donner un peu de force et de vigueur aux infortunés : « Et tant mieux si cette torpeur hallucinée l'emporte loin de l'étau, et tant pis s'il y revient avec plus d'épouvante, réveillé, replongé dans ce magma. Au moins, il a échappé à son sort quelques secondes. » (Coatalem 2019 : 163) Épuisés par ces jours et ces nuits d'agonie, les détenus arrivent à leur destination finale, au fond de l'Allemagne, le gouffre qui sera pour la plupart d'entre eux leur tombeau. Buchenwald, lieu de déportation de Paol, est l'un des camps de concentration les plus redoutés, que le narrateur décrit en détail, insistant sur les pratiques et les coutumes auxquelles est soumise chaque cohorte de détenus transférés en Allemagne. Il s'agit en quelque sorte d'un rite accompli à chaque arrivée d'un groupe de détenus qui doivent être lavés, désinfectés, tondu au rasoir et habillés dans leur nouvel uniforme qui les distinguera en tant que prisonniers des nazis, travailleurs pour l'État allemand. Si, jusqu'alors, le travail forcé avait été une mesure provisoire de punition infligée aux « ennemis », à partir

de septembre 1942, les camps de concentration ont avalé des cohortes de détenus employés dans la production de l'armement de guerre qui prenait des proportions considérables (Kotek 2003 : 76).

Une fois entrés dans les *Kommandos*, les prisonniers doivent vite apprendre à se soumettre aux lois exigées par les nazis : les règles, les appellations, la hiérarchie sont des conditions nécessaires pour survivre. Un matricule sert de signe distinctif pour chaque prisonnier qui perd son nom et qui devra retenir le numéro attribué comme son nouveau nom, assigné par les nazis qui font ainsi un premier et décisif pas pour entraîner la perte d'identité des captifs. D'ailleurs, le travail forcé est devenu une modalité nécessaire pour faire face à l'intensification de la guerre mais, comme Kotek l'affirme : « Ce n'est pas l'économie qui fonde l'institution concentrationnaire totalitaire, mais la volonté de créer un homme nouveau, régénéré. » (2003 : 71)

Ensuite, la distribution du travail se fait en fonction de la profession de base, de l'état de santé, des relations, du hasard, de la demande de force ouvrière faite par les entreprises allemandes. Toutefois, un lieu est à craindre de toute son âme, DORA (abréviation pour Deutsche Organisation Reichs Arbeit), où les nazis produisent les fusées V2 qui seront employées contre les ennemis : « Un site est à éviter à tout prix : Dora, "le tunnel", les V2, dans le massif du Harz. » (Coatalem 2019 : 169) Le malheur fait que Paol est choisi parmi ceux qui vont travailler dans l'espace souterrain du camp Dora pour produire de l'armement. Même si, de manière générale, les conditions de travail sont pénibles et inhumaines, dans les mines souterraines, elles sont encore pires, inimaginables et inacceptables. Ce travail est harassant, d'autant plus que ceux qui sont désignés pour travailler dans les mines étaient inaccoutumés à des conditions de travail pareilles, n'ayant jamais expérimenté une telle corvée (*Les archives départementales du Cher* 2018 : 9).

L'image générale de la guerre est, dans son ensemble, désolante, méprisable, ignominieuse, mais le narrateur amplifie cet effet, car il s'attarde sur la description du camp de concentration Dora qui ne fait qu'assombrir le paysage et accroître la révolte et le dégoût contre la tyrannie du régime totalitaire nazi. Les heures s'écoulent sous le travail laborieux et pénible des prisonniers qui vont perdre la notion du temps. Dans l'obscurité souterraine, il n'existe ni jour, ni nuit, le temps se dilate, devient un continuum temporel où le *chronos* est nul devant une mission si importante à accomplir : « Il n'y a plus de jour ou de nuit, seulement ce dédale où l'on respire mal à cause de la poussière ammoniacale, et une semi-pénombre trouée de quelques

lampes et de projecteurs braqués sur les chantiers. » (Coatalem 2019 : 224-225) Le travail devient de plus en plus exténuant, le rythme s'accélère, les tâches se multiplient, la santé s'affaiblit sous le poids de l'épuisement physique et psychique, mais la machine nazie continue à avaler les détenus, remplacés vite par d'autres. L'effectif humain dont les Allemands disposent est inépuisable et le nombre de pertes humaines n'affecte pas la quantité ou la qualité du travail :

À partir d'août 43 et l'arrivée du premier convoi de Buchenwald, le camp de Dora va avaler ses fournées de déportés qui, à l'œuvre nuit et jour, par rotation de douze heures, vont descendre pour creuser comme des taupes les entrailles de la terre. Transformés en mineurs, ils développeront le réseau existant puis aménageront d'autres galeries, maniant la pioche, les marteaux-piqueurs et l'explosif, charriant les blocs de roche, étayant et bétonnant, soumis à une cadence infernale, morts et blessés remplacés par de nouveaux arrivants. (Coatalem 2019 : 223-224)

Privés d'hygiène, de sommeil, d'air frais, de chaleur, d'eau et insuffisamment nourris, les détenus sont en proie à l'affaiblissement du corps, à la maladie, contre laquelle ils ne disposent d'aucun autre remède que la mort. Dans le bruit insupportable, sous les cris terrifiants des officiers qui surveillent, il est difficile de préserver le psychique intact, inaltéré et une ligne floue se dessine entre la vie et la folie : « Le vacarme, surtout, qui peut rendre fou, ne s'arrête jamais, il casse le système nerveux, l'écho des explosions se répercute de galerie en galerie. » (Coatalem 2019 : 225) Postulant l'intérêt de la nation arienne outrecoïdante et qui devrait constituer la partie gagnante dans la Seconde Guerre mondiale, les nazis transforment les camps de travail en des lieux de mort, par excellence. L'image trompeuse présentée, suivant laquelle les détenus bénéficiaient de conditions de vie acceptables, n'est qu'une façade embellie, derrière laquelle la Mort même se cache. Peu sont ceux qui ont réussi à sortir vivants de ce monde souterrain obscur qui a été leur maison jusqu'à la fin de la guerre, et encore peu sont ceux dont la santé n'a pas été affectée. Les détonations, le tintamarre, les hurlements des kapos auxquels s'ajoutent les efforts sisyphiques d'un travail qui n'est jamais suffisant, jamais épuisé, vont écraser presque tous les prisonniers. C'est le cas de Paol également :

En moins de deux mois et demi, dans le bruit des machines et des marteaux-piqueurs, le choc des explosions, à force de charger des poutrelles et de pousser des wagonnets, de creuser et de déblayer des blocs, de courir dans la nuit du tunnel sous les coups et les hurlements des kapos et des SS,

d'avoir froid, faim et surtout soif, de dormir si peu dans l'air empoisonné, et d'avoir toujours peur, des morts mêlés aux vivants, du cauchemar qui surgit à un angle, sur un ordre, un cri, et vous tance, et vous désigne, et exige dans la pénombre de faire quelque chose d'impossible, de surhumain, d'épouvantable de fatigue, la machine Dora va l'anéantir comme la moitié d'entre eux... (Coatalem 2019 : 227-228)

La lutte pour la subsistance est de plus en plus exacerbée, l'insécurité devient plus atroce dans l'impossibilité de trouver un allié, un confident incapable de trahir au profit des bénéfiques que cette trahison pourrait lui apporter : « La rivalité entre les nationalités s'est exacerbée. L'insécurité règne. Gare aux Russes ! » (Coatalem 2019 : 224) Seul, abandonné, aliéné, victime d'atrocités inimaginables, de l'instinct et de la bestialité de l'homme qui a perdu sa compassion, qui n'en garde pas la moindre réminiscence, le condamné se voit obligé d'accepter son destin malheureux contre lequel il ne peut pas riposter. D'ailleurs, la machine concentrationnaire visait la déshumanisation des prisonniers qui, privés de nourriture, de sommeil, de conditions propices et de soins adéquats, sous la violence physique et la terreur des autorités allemandes, rallongeaient de plus en plus la liste des décès enregistrés dans les camps de concentration⁴.

Bien que la Seconde Guerre mondiale approche de sa fin et que le système conçu par les nazis soit en déclin, la machine concentrationnaire continue à ouvrir ses portes et à aspirer des cohortes de déportés. Au fond d'une Allemagne nazie, dans les entrailles de la terre, une nouvelle vie commence ou plutôt un état de l'entre-deux qui n'est ni la vie ni la mort et qui trace les contours d'une agonie qui se prolonge parfois durant des mois ou même des années. Et, alors, la mort vient comme un salut si espéré, si béni par les prisonniers souffreteux qui n'en peuvent plus, qui ont déjà tout vu et qui accueillent la Mort les bras ouverts. Les malades, les inaptes au travail, ceux qui n'avaient plus de force pour travailler étaient de nouveau déportés vers un autre camp, sous prétexte d'y guérir. Les autorités devaient vite se débarrasser de ceux dont le nom se trouvait sur la liste des inaptes au travail et qui devaient quitter Dora pour faire place aux autres qui les remplaçaient. Dans le roman *La part du fils*, le narrateur se concentre sur Bergen-Belsen, un camp de « repos » où son grand-père Paol avait passé ses derniers jours. La description dont il accompagne son récit renforce l'idée de déshumanisation par l'entassement des prisonniers blessés, privés de soins.

⁴ Voir <https://www.franceculture.fr/theme/camps-de-concentration>.

L'omniprésence de la mort est mise en évidence par les multiples références que le narrateur fait aux conditions de travail imposées dans les *Kommandos*, à l'affaiblissement de la santé et à l'effectif humain dont les Allemands disposent pour remplacer les pertes humaines. La mort est devenue une réalité habituelle dans les camps de concentration et, surtout, dans les mines souterraines où fourmillent des silhouettes fantomatiques, sans vie, agonisantes, qui portent sur leur expression l'empreinte de tous les traumatismes qu'elles ont subis. L'image de la mort reste gravée à jamais dans la conscience de ceux qui ont survécu à la guerre ou de ceux qui en ont été témoins. L'odeur de la mort imprègne les alentours de ces camps de repos jusqu'à asphyxier les habitants et l'atmosphère encombrante, puante, enveloppée par la fumée, et trahit les horreurs des nazis :

Bergen-Belsen est surpeuplé. C'est un mouiroir où le typhus règne. Les pertes sont énormes, et le crématoire ne parvient plus à tenir la cadence. Des bûchers sont dressés à l'extérieur. Les villageois aux alentours se plaignent des fumées ; les escadrilles alliées peuvent en repérer les lueurs. On creuse des fosses pour dissimuler l'horreur. (Coatalem 2019 : 242)

La Seconde Guerre mondiale, une période évaluée en termes de violence, déshumanisation, atrocité, terreur et mort, implique une gradation de la souffrance sur l'échelle de la violence établie entre les deux vecteurs qui sont en relation : dominateur et victime ou, autrement dit, oppresseur et prisonnier. Christian Streit (2008) a bien surpris la hiérarchisation des prisonniers qui leur confère des droits et des traitements différents. Cette classification se réalise en fonction de plusieurs critères : la nationalité, le motif de l'arrestation, les relations que les détenus peuvent faire intervenir, leurs compétences professionnelles, leur état de santé, et d'autres plus aléatoires :

Après la quarantaine – où il faut apprendre la loi du camp, sa hiérarchie, ses codes, ses saluts –, ils seront sélectionnés pour les kommandos, en fonction de leur métier, de leur état de santé, de leur chance ou malchance, des soutiens divers, du hasard des chiffres... et des besoins des firmes allemandes puisque certaines ont ouvert des unités de production à proximité. (Coatalem 2019 : 169)

La machine nazie fonctionne parfaitement, en conformité avec un ensemble de règles bien définies, bien précises, qui établissent exactement les tâches de chaque prisonnier et réglementent son activité. « À chacun son dû »⁵ (Coatalem 2019 : 166), à chacun ce qu'il mérite et la punition qu'il

⁵ Expression gravée à l'entrée du camp Buchenwald.

doit accepter, en fonction de ce qu'il a fait contre les Allemands et leurs principes. Quel que soit le motif de l'arrestation, les détenus appartenant à une certaine nationalité seront regroupés dans la même classe à laquelle les autorités allemandes attribuent un triangle comme signe distinctif. Les Français seront distingués par le triangle rouge : politiques et résistants (Fontaine 2013 : 65-66).

Paol, ex-officier colonial, officier durant la Première Guerre mondiale, enrôlé pendant la guerre de 1939-1945, est la figure la plus importante du roman, un personnage *in absentia* qui constitue la source de cette narration faite *a posteriori* pour essayer de repérer son trajet vers la mort et d'investiguer tous les détails censés recomposer son identité perdue dans le tumulte de la guerre.

L'arrestation de Paol, événement imprévu, troublant, qui hante les générations successives, restera sous le signe de l'interrogation quelques décennies avant que l'(en)quête de son petit-fils ne commence. Les archives fouillées par le narrateur ne fournissent aucun éclaircissement à ce sujet : « Quant au motif de l'arrestation, il était résumé par ce terme insupportable : "inconnu". » (Coatalem 2019 : 84) Plus tard, des années après la mort de Paol, les recherches de son petit-fils sortent à la surface le « vrai » motif de l'arrestation qui révolte et qui explique à la fois le secret caché derrière cet « inconnu ». La réponse à la question qui hantait le narrateur depuis toujours vient alors qu'il ne l'espérait plus. Après la publication d'un livre, suivi par un entretien où il avait évoqué l'histoire de sa famille, le narrateur reçoit une lettre de la part d'un lecteur qui soutient pouvoir lui donner des informations sur son grand-père. L'expéditeur de ce courrier connaît l'histoire de l'officier français qui lui avait été transmise par sa mère, la secrétaire de Paol. La révélation du motif de l'arrestation se produit donc *ex abrupto* et fait un peu de lumière dans ce dédale où le narrateur avait été entraîné par sa quête. « "Tu es plus boche que les Boches" » (Coatalem 2019 : 254) avait crié Paol, en signe de protestation lors d'une querelle. Sans le savoir, cette réplique, qu'il n'avait jamais dû prononcer, servira à son bourreau.

Les conditions misérables de la prison où les détenus sont enfermés avant la déportation, les affaiblissent et préparent le terrain pour ce qui sera une véritable lutte contre la mort. La tristesse envahit l'âme, la solitude offusque, oppresse et la lutte pour préserver sa santé physique et mentale devient atroce : « Il [Paol] était exténué, démoralisé, et c'est avec son effarante solitude qu'il tentait de trouver le sommeil chaque fois, la solitude

et cette détresse aussi qui l'enveloppaient, l'étouffaient, quand au mieux il s'assoupissait, des heures hachées où il s'échappait, perdait enfin le contact avec le réel. » (Coatalem 2019 : 111) Ainsi, le sommeil apparaît comme un moyen de reconforter et de quitter la cellule aux parois scabreuses, noircies par la misère, envahie par une odeur âcre. Dans la misère de la prison, dans l'espace clos qui déborde de prisonniers, Paol a du mal à s'endormir. Ignorer ces conditions serait impossible : « À travers un vasistas grillagé, l'aube s'insinue, malade et geignarde. La cellule au premier étage de Pontaniou pue la pisse. Il n'a guère dormi, les punaises mordent au sang, le froid, il a mal partout, il a été cogné. » (Coatalem 2019 : 43) Toutefois, chaque jour passé en France est une réussite, personne ne veut être sur la liste de ceux qui seront envoyés en Allemagne.

Paol sera dans le cinquième grand convoi à destination de Buchenwald, entassé dans le train de la mort avec d'autres détenus qui vont fournir une main d'œuvre gratuite pour l'industrie et pour l'économie allemande. Mal nourri, assoiffé, fatigué par les nuits sans sommeil et par le long voyage, par la cohue qui le paralyse, Paol s'efforce de sauvegarder son humanité et sa lucidité pour ne pas perdre la lutte, pour ne pas s'abandonner à la folie. Le trajet France-Allemagne s'effectue en quelques jours et les conditions humiliantes, le train de marchandise qui sert comme moyen de transport, les privations d'hygiène, de nourriture, d'eau, l'entassement vont produire déjà la mort des plus faibles, avant leur arrivée à la destination finale (*Les archives départementales de la Charente* 2017 : 2).

Après un voyage hallucinant vers le néant, le convoi de déportés, au nombre desquels Paol se trouve, arrive à Buchenwald. À l'arrêt du train, les détenus sont recomptés et poussés, enjoints, sous la menace, à marcher plus vite sur la neige éblouissante qui gèle leurs pieds nus. Une fois entrés dans le camp de Buchenwald, ils sont lavés, habillés et sélectionnés pour les travaux nécessaires dans les Kommandos. Paol, comme les autres, va perdre son identité et un matricule cousu sur son habit lui servira de nom pour le reste de sa vie. Son prénom, Paol, sera remplacé par la dénomination Häftling 38676 qui sera dorénavant le seul signe distinctif pour être repéré par les autorités allemandes : « le Häftling 38676, triangle rouge avec la pointe en bas (résistants et communistes), et le F dedans. F pour Français. » (Coatalem 2019 : 167) Paul Ricoeur souligne le fait que le nom assigné à une personne est un attribut permanent qui, sans faire aucune précision sur celle-ci, la distingue des autres membres de la même classe, confirmant ainsi son identité et son ipséité (1990 : 41-42). Ainsi, en supprimant le nom des

prisonniers, les autorités allemandes font un premier et décisif pas vers la destruction de l'identité individuelle et, par ailleurs, vers l'anéantissement de l'homme.

La distribution du travail se fait en fonction d'une hiérarchie qui tient compte aussi de la nationalité des prisonniers. Les Français sont parmi les plus méprisés puisque les nazis les considéraient comme des traîtres et des lâches. De ce fait, les tâches les plus difficiles étaient assignées aux Français. Dédaignés par les autres, considérés comme inférieurs, ils seront condamnés à une vie infernale dans les camps de concentration où ils ne bénéficieront d'aucune pitié : « Tous comprendront que les Français n'ont pas la cote à Buchenwald : ils ont la réputation d'être vicieux, lâches. Et collaborateurs. » (Coatalem 2019 : 168) Connaître la langue allemande constitue déjà un avantage pour les détenus qui pourrait ainsi occuper des positions supérieures par rapport aux autres. Autrement dit, ceux qui parlent allemand pourraient être nommés chefs parmi les autres prisonniers et, ainsi, avoir de meilleures conditions de captivité. Malheureusement, Paol sera condamné, dès le début, du fait de son origine et il sera mis dans la catégorie des détenus politiques, résistants et conspirationnistes, ayant comploté contre le régime nazi. En plus, il ne dispose pas de compétences spécifiques lui permettant d'échapper au travail dans les mines souterraines où les fusées sont produites : « N'ayant aucune formation technique, ne parlant pas allemand, il n'a pas fait partie de ceux qui ont été retenus pour les ateliers, moins exposés, ou pour les bureaux, mais il a rejoint la horde des gueux, cette chair à chantier. » (Coatalem 2019 : 227)

Méprisés par tout le monde, sans soutien de l'extérieur et de leur patrie d'origine, les Français seront employés pour la production des armes utilisées dans le conflit : « Entre septembre 1944 et février 1945, les missiles allaient donc être fabriqués et assemblés par des prisonniers, notamment français. » (Coatalem 2019 : 184) Cependant, Dora reste le camp le plus redouté, confirmant l'épouvante des détenus par le projet titanesque, voire impossible qu'il assume : l'objectif de ce camp est la construction des armes, dans les entrailles de la terre : « L'objectif du camp de Dora : achever l'élargissement de la mine, installer l'usine dans les profondeurs, puis fournir, à raison de cent unités par jour, douze mille fusées pour inverser le cours de la guerre. » (Coatalem 2019 : 183)

Obligés de creuser le massif du Harz pour créer une galerie souterraine qui allait devenir une usine de production d'armement, les prisonniers-mineurs ne quittaient l'espace souterrain que rarement, vivant dans une

obscurité continue, sans avoir la notion du temps. Les tunnels souterrains étaient devenus l'endroit où ils travaillaient, dormaient, mangeaient, sous les cris infernaux de SS et sous les coups administrés contre tout comportement qui contrevenait aux règles.

Paol, qui a rejoint la cohorte des prisonniers « élus » pour Dora, sera lui aussi anéanti par les mois passés en captivité, à travailler dans une atmosphère suffocante, propice au développement de maladies. L'agonie de Paol se manifeste dans un premier temps sous les signes de l'aliénation, des hallucinations qui le portent loin de cet espace affreux, vers une époque de bonheur durant laquelle il était officier colonial ou bien vers une existence sereine qu'il menait au sein de sa famille : « À quoi songe-t-il, pris entre le rêve et l'ombre permanente ? Réfléchit-il de manière sensée ou ne connaît-il déjà plus, entre l'angoisse et l'insomnie, que le souci viscéral de durer ? » (Coatalem 2019 : 189) Ces questions viennent à l'esprit du narrateur qui annonce déjà l'effacement de la ligne de démarcation entre le rêve et la réalité. Il est possible que Paol ne fasse plus la distinction entre le rêve et la réalité et qu'il ne s'aperçoive plus du passage d'un état à l'autre. Finalement, l'agonie va prendre complètement possession de lui, dans les moments qui précèdent immédiatement sa mort.

L'épisode qui surprend la mort de Paol le présente dans l'Extrême-Orient, à côté de son ami Lafotier. Brusquement, le moteur de la voiture chauffe et leur voyage est ainsi interrompu. Ignorant les conseils de son compagnon, Paol s'avance vers un temple qui s'élève devant ses yeux et rencontre un troupeau des buffles gardés par une fille, ce qui pourrait signifier l'approche de la mort et l'ultime voyage de son esprit, vers les Cieux. Avant de passer dans le monde éternel et d'en franchir le seuil, son âme rencontre le gardien du troupeau qui va lui permettre ou non l'accès à l'autre monde. Le choix de l'écrivain en ce qui concerne les buffles n'est pas du tout aléatoire, mais il trouve son explication dans le contexte de la mort. De plus, le narrateur ne se limite pas à invoquer les buffles dans la scène de la mort de Paol et il situe, hypothétiquement, l'action en Asie. La justification de ce choix se fait par la symbolique de ces animaux qui sont respectés, divinisés même sur le territoire de l'Asie centrale. Par ailleurs, les buffles sont associés le plus souvent à la mort, soit parce qu'ils rappellent une divinité de la mort, soit parce qu'ils représentent l'homme, victime d'un sacrifice fait pour accomplir un rituel sacré (Chevalier et Gheerbrant 1982 : 133). En signe de permission, la gardienne du troupeau se lève et indique à Paol le temple rouge où il est invité à entrer. L'univers symbolique de cette

scène abonde en interprétations, mais il nous semble que la signification la plus appropriée serait celle qui surprend Paol en plein état d'agonie. À peine entré dans le Royaume Céleste, le bruit d'un objet qui tombe le réveille brusquement de son hallucination, c'est l'ultime sursaut de la vie, le dernier soubresaut qui lui fait comprendre la réalité : « Un objet roule sous son pied. Le son monte... C'est alors qu'il se réveille, aperçoit de nouveau les murs lépreux, ses camarades en hardes entassés là, au Revier, mais il parvient tout de même à se rendormir, fiévreux, à rattraper une part de son rêve. » (Coatalem 2019 : 247) L'image désolante qui se présente devant ses yeux, l'image de la terreur et de la misère sont la dernière vue de l'homme qui va s'éteindre, qui va quitter le monde de la souffrance pour toujours. Paol réussit à s'endormir, à reprendre son rêve, car la mort le séduit. Il la préfère mille fois à cette vie maudite qui l'a privé de tout pouvoir :

[...] il a encore trois secondes de répit jusqu'à ce que quelque chose vienne à céder en lui, et se portant au-devant de ce qui se dégage, s'ouvre enfin, oubliant l'Allemagne, le camp puant, son bat-flanc, il franchit le rideau des calicots pour entrevoir dans la transparence du soir la colline, cette colline vibrante et tiède, accueilli alors par son grésillement souverain, il vient de mourir... (Coatalem 2019 : 248)

Les quelques mois de travail passés dans les abîmes de la terre, la fatigue, la faim, la soif, le froid, l'épuisement sont les agents qui vont contribuer à l'annihilation de Paol. Mais, un autre aspect ne doit pas être ignoré, qui constitue en effet le facteur décisif qui va entraîner la mort de l'ex-officier colonial. L'atmosphère hostile et les conditions de vie inhumaines vont écraser Paol qui sera transféré dans le camp de « repos » de Bergen-Belsen. L'étiquette de « camp de repos » ne s'adapte pas à la réalité de cet endroit qui mérite plutôt une appréciation négative, répulsive à cause de sa similitude avec une morgue. Les détenus qui tombent malades et qui ne peuvent plus servir les intérêts du Führer sont envoyés dans cet espace où la plupart d'entre eux vont périr, engouffrés à jamais, effacés de la Terre. Le nom de Paol se retrouve parmi ceux qui ont subitement disparu, sans explication, après avoir été transférés à Bergen-Belsen pour y guérir. Dans le tourbillon des événements, dans l'agitation de la guerre et des luttes entre les Alliés et les Allemands, la disparition de Paol passe inaperçue. À la suite d'un bombardement sur Bergen-Belsen, Paol est blessé à la jambe qu'il va finalement perdre. Pierre Louboutin, un camarade de souffrance qui aura vécu la même expérience que le grand-père du narrateur, sera le seul témoin, le seul à donner des renseignements sur les derniers moments de la

vie de Paol. Après des interventions chirurgicales improvisées, la blessure infectée, faute de soins spécifiques, entraîne l'amputation du membre de Paol et il va s'éteindre quelques jours après d'ultimes souffrances.

Les nuages de fumée épaisse, causés par l'incinération des cadavres qui dépassent la capacité des crématoires, supplémentés par des bûchers à l'extérieur, sont une cible facilement repérée par les escadrilles ennemies. Les forces alliées n'hésiteront pas à décharger leurs armes sur les camps nazis, provoquant ainsi la mort d'un nombre important de détenus. Par rapport à ce sujet, le narrateur apporte des clarifications sur la blessure de Paol qui était survenue après un bombardement aérien venant de la part des Alliés qui avaient pris Bergen-Belsen pour un logement de la Wehrmacht⁶. L'incident se serait produit le 8 avril 1944, alors que Louboutin mentionne une blessure provoquée le 2 mai 1944 au cours d'une attaque. Seconde incursion ou simple confusion de dates de la part de Louboutin, l'événement désastreux est fatal pour Paol qui s'éteint quelques dizaines de jours après. Les médecins n'existent que sur le papier, dans les documents officiels, tandis que, dans les baraquements qui débordent, les moribonds sont laissés à la merci de Dieu et des autres prisonniers qui sont moins malades. Paol, lui aussi, est soigné par ses compagnons souffreteux, des médecins déportés qui tentent de sauver sa vie et de se débrouiller avec les instruments qu'ils possèdent, sans pourtant réussir à empêcher l'amputation de la jambe gauche de Paol :

Des médecins, déportés aussi, font leur possible, y compris de rudimentaires opérations chirurgicales. Pour tenter de le sauver, Paol aurait été amputé de son membre déchiqueté. Après guerre, Louboutin affirmera que, faute de soins, son camarade était décédé une dizaine de jours plus tard, ainsi qu'il l'avait appris de la bouche d'un infirmier allemand... (Coatalem 2019 : 243)

La mutilation du membre inférieur a une signification particulière et explicable dans ce contexte. Le *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrant attribue à la jambe un rôle social, fonctionnant comme un élément de contact entre les gens. En plus, les auteurs apportent une précision qui s'adapte au contexte de la mort de Paol, notamment la qualification de la jambe comme un symbole de vie. Le dévoilement d'une jambe signifierait l'affirmation du pouvoir et de la virilité de l'homme (Chevalier et Gheerbrant

⁶ Conformément au *Dictionnaire Larousse*, *Wehrmacht* est un mot d'origine allemande qui signifie *puissance de défense*, étant la dénomination de l'armée allemande entre les années 1935-1945, sous la direction de Hitler.

1982 : 530). Par extension, on pourrait considérer que la blessure à la jambe et l'amputation sont les signes de la perte du pouvoir physique, de l'affaiblissement de l'homme qui est désormais incomplet, incapable de se débrouiller aussi facilement qu'auparavant. Si on se rapporte à la jambe en tant que symbole de la vie, alors l'amputation de la jambe de Paol annonce déjà la mort de celui-ci.

En guise de conclusion, toutes les références, implicites ou explicites, pointent vers l'événement terrible de l'emprisonnement de Paol qui s'engage ainsi sur la route de la mort. Arrêté pour un motif « inconnu », emprisonné, déporté en Allemagne, désigné pour le travail le plus dur, dans les fonds du Massif Hartz, pour produire de l'armement, nécessaire à la guerre, malade, févreux, agonissant dans le camp de Bergen-Belsen, victime de la guerre, Paol est un personnage qui sensibilise le lecteur, par sa triste histoire et par son destin néfaste. Nous avons essayé de soutenir notre point de vue par une sélection de scènes centrées sur l'emprisonnement de Paol, des épisodes qui abondent tout au long du roman et qui offrent un panorama de la machine concentrationnaire nazie. Événement engendrant la mort, la Seconde Guerre mondiale et, en particulier, le régime nazi de l'Allemagne seront la source principale du malheur, la malédiction de ceux qui avaient été considérés comme dangereux pour le système de Hitler et ainsi déportés et tués par les conditions infernales de vie, dans les camps de concentration. Une présentation détaillée de la guerre, des conditions de vie et de travail, imposées par les autorités allemandes aux prisonniers, était indispensable pour investiguer les causes de l'arrestation de Paol et les circonstances de sa mort. C'est ainsi que, par le biais d'un drame familial, le narrateur réussit à surprendre le processus destructif opéré par le travail forcé, l'épuisement physique et l'aliénation de l'homme qui ploie progressivement sous le poids d'un système meurtrier. La micro-histoire rejoint la macro-histoire, l'histoire d'un homme est celle de tous les hommes et le destin tragique de Paol témoigne du destin de la plupart des déportés.

Bibliographie :

Texte de références

COATALEM, Jean-Luc 2019 : *La part du fils*, Paris, Éditions Stock.

Ouvrages critiques

BESANÇON, Alain 1998 : *Le malheur du siècle. Sur le communisme, le nazisme et l'unicité de la Shoah*, [s.l.], Librairie Arthème Fayard.

- BORIES-SAWALA, Helga 2008 : « Les prisonniers français dans l'industrie de guerre allemande : une composante parmi la main-d'œuvre forcée, composite et hiérarchisée », in CATHERINE, Jean-Claude (dir.), *La captivité des prisonniers de guerre : Histoire, art et mémoire, 1939-1945. Pour une approche européenne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 95-104. <<http://books.openedition.org/pur/5473/> (consulté le 18 juillet 2021).
- BUTLER, Rupert 2010 : *Gestapo. Istoria Poliției secrete a lui Hitler* [Gestapo. L'histoire de la police secrète d'Hitler], traduit en roumain par Aurelia Ulici, București, Litera.
- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain 1982 : *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Éditions Robert Laffont S.A. et Éditions Jupiter.
- DELARUE, Jacques 2008 [1962] : *The Gestapo : A History of horror* [Gestapo : Une histoire de l'horreur], traduit du français par Mervyn Savill, Paris, Librairie Arthème Fayard.
- FONTAINE, Thomas 2013: *Déporter : politiques de déportation et répression en France occupée : 1940-1944*, Thèse de doctorat, Université Paris I Panthéon-Sorbonne.
- KOTEK, Joël 2003 : « Camps et centres d'extermination au XXe siècle : essai de classification », in *Les Cahiers de la Shoah*, vol. 7, n° 1, p. 45-85.
- RICOEUR, Paul 1990 : *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil.
- STREIT, Christian 2008 : « Prisonniers de guerre alliés aux mains des Allemands », in JEAN-CLAUDE, Catherine (dir.), *La captivité des prisonniers de guerre : Histoire, art et mémoire, 1939-1945. Pour une approche européenne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 29-40. <<http://books.openedition.org/pur/5463/> (consulté le 02 août 2021).
- ***Les archives départementales de la Charente, *1939-1945 La négation de l'Homme dans l'univers concentrationnaire nazi*, Dossier pédagogique, n° 12, Février 2017.
- ***Les archives départementales du Cher, *Les prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale*, Bourges, mise à jour en octobre 2018.

Sitographie

- Le Dictionnaire L'Internaute*. <<https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/ss/> (consulté le 15 juillet 2021).
- Le Dictionnaire Larousse*. <<https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Wehrmacht/138973> (consulté le 10 août 2021).
- <https://encyclopedia.usmmm.org/content/fr/article/forced-labor-an-overview> (consulté le 22 juillet 2021).
- <https://www.franceculture.fr/theme/camps-de-concentration> (consulté le 28 juillet 2021).